

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

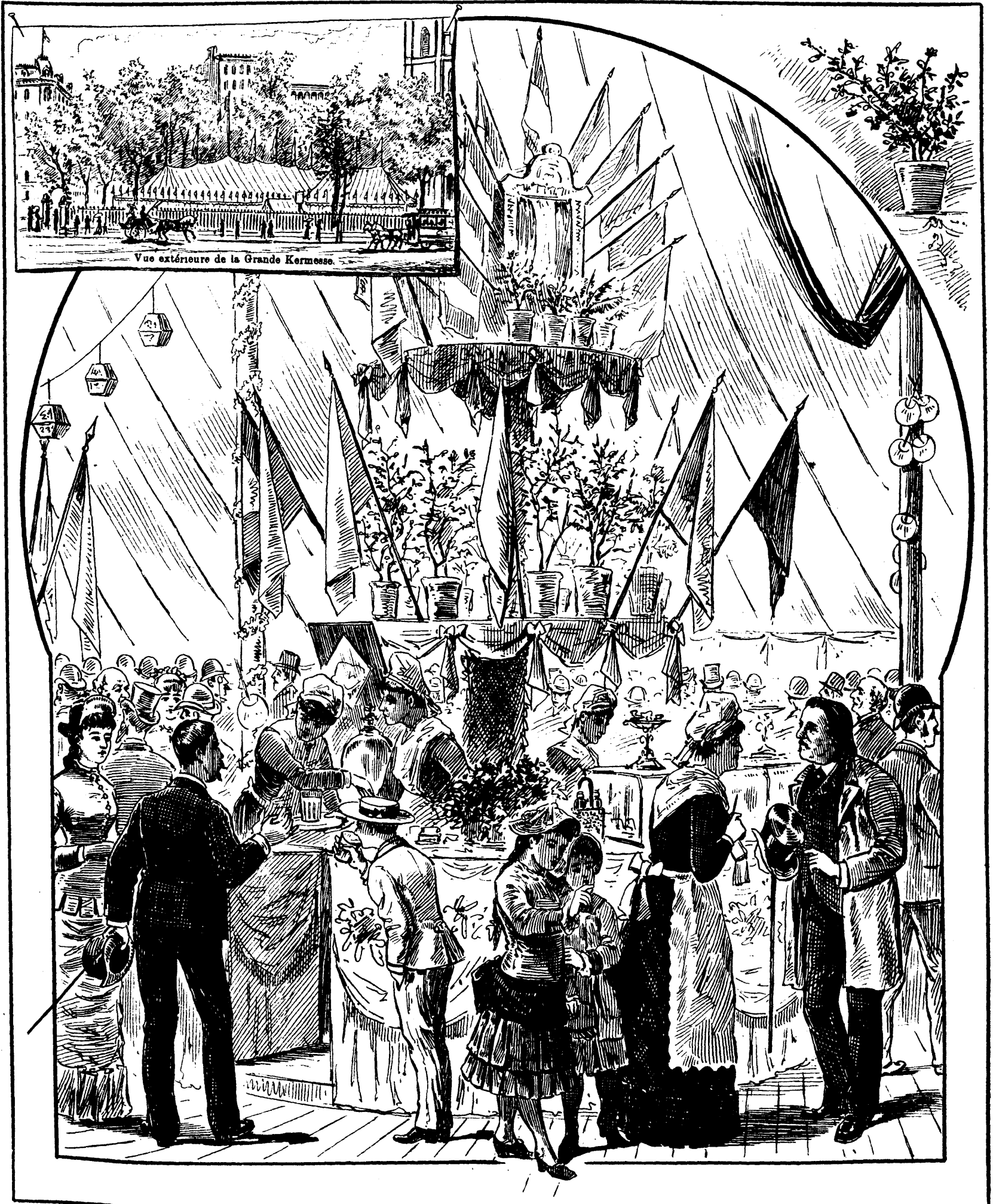
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 6.—Samedi, 14 juin 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



MONTREAL.—La Grande Kermesse : Vue de la Fontaine.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 14 Juin 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—La Kermesse.—Un conseil.—Le peuple, par Rémi Tremblay.—Le tirage de nos primes.—L'église Bonsecours.—Le serment chez les Chinois.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—La ville sans femmes.—Poésie : Corinne, par Léon Lorrain.—Catastrophe en Espagne.—Monsieur.—Un verre d'eau qui coûte cher.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Montréal : La grande Kermesse ; Vue de la Fontaine ; Vue extérieure de la Kermesse.—Montréal : L'église de Notre-Dame de Bonsecours.—Espagne : La catastrophe du pont d'Alcudia, sur la ligne de Ciudad Real.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

Donnez! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles :
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit :
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges :
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Ces vers splendides de Victor Hugo me reviennent à la mémoire en songeant à la Kermesse, et quand je constate le résultat de cette fête, la réponse qui a suivi l'appel à la charité, le dévouement que chacun a montré dans cette circonstance, je crois, comme le grand poète, que ce zèle appellera le bonheur sur notre ville en même temps qu'il aidera à soulager des infortunes.

Et savez-vous pourquoi cela a si bien réussi ?
C'est parce que les femmes ont tout conduit.

* *

Mais aux prix de quelles fatigues et de quelles émotions !

Le second jour, vers trois heures de l'après-midi, un orage épouvantable éclate, un déluge accompagné d'éclairs et de tonnerre, et chacun de se tenir coi, là où l'on se trouvait, oubliant la Place-d'Armes.

Tout à coup, un bruit se répand :

"La tente de la Kermesse vient de céder, tout est perdu."

On oublie la pluie et le vent, on court, on se précipite ; mais déjà le sauvetage était organisé, les dames hospitalières étaient toutes restées à leur poste de combat, et l'une d'elles vient à nous :

—Messieurs, nous espérons qu'il y aura foule ce soir et que chacun fera son devoir.

Eh bien ! vous direz ce que vous voudrez, mais je trouve que cela est du vrai courage.

* *

Il n'y a pas que l'Hôpital Notre-Dame qui bénéficie de cette vente de charité, et je connais un bon nombre de maris qui ont l'intention d'en retirer un profit très net.

Comme c'est grâce à une indiscretion que je connais le plan machiavélique de ces bons époux, je ne vois aucun inconvénient à la divulguer.

—La Kermesse, m'a dit l'indiscret, nous vaut deux mois de liberté et de paix à la maison.

—Comment cela ?

—Voici la scène qui va se passer un peu partout : le mari rentre tard....

—Belle heure pour rentrer ! on ne te voit plus, les enfants demandent leur père, etc..., mais monsieur préfère passer la soirée avec des amis au lieu de rester avec sa femme. Tu n'es même pas venu dîner ni souper.

—Comment, comment ! mais rappelle-toi donc que—il n'y a pas si longtemps—tu n'as vu ni ton mari ni tes enfants pendant huit jours, tu étais toujours à la Kermesse, etc., etc.

Et la pauvre dame patronnesse baissera la tête et ne soufflera mot.

* *

Ceci est le revers de la médaille, revers qu'on oubliera vite en se rappelant les mille joies de la grande semaine. Car on en parlera longtemps de ces huit jours, et la Kermesse fera les frais de conversation de bien des réunions.

En parlant d'un événement quelconque, dont on

ne pourra préciser la date, on dira : C'était avant la Kermesse ou c'était après la Kermesse.

Puis, dans un salon :

—J'ignorais que vous fussiez liée avec Mme X...,

où donc l'avez-vous connue ?

—Mais... à la Kermesse.

—Vous savez la nouvelle ? Mlle Z... se marie avec M. B...

—Vraiment ! comment la chose s'est-elle décidée, où, quand ?

—Mais... à la Kermesse.

—La paix est faite entre M. et Mme T...

—Vous en êtes sûre ?

—Très sûre.

—Qui donc a opéré ce miracle ?

—La Kermesse, ma chère, toujours la Kermesse !

* *

Vous dirais-je qu'on s'occupe beaucoup de la St-Jean-Baptiste ; vous le savez mieux que moi, puis que vous travaillez vous-mêmes comme tout le monde.

—Je vais souvent au comité central—pour causer, pour flâner—j'y suis généralement assez mal reçu, et ce qui va vous étonner, c'est que j'en suis très satisfait.

En effet, si vous allez là sérieusement, on sera tout à vous et on vous donnera quelques minutes, mais si vous allez aux nouvelles, choisissez le moment, car les secrétaires n'ont pas le temps de faire la causerie, et je vous assure qu'ils travaillent.

C'est une pluie de lettres tous les matins, des offres de service, des renseignements demandés, etc. Des milliers d'amis vont arriver des Etats-Unis, et Dieu sait où on logera tout ce monde !

N'importe, venez tous, on serrera les rangs !

* *

Le millionnaire, le banquier, M. Eno, Eno (tout court), puis l'esroc, le filou, le vulgaire voleur Eno, comme tous les journaux dénomment le faussaire américain, est toujours en prison à Québec.

En prison est une figure, car vous devez comprendre qu'on ne traite pas un homme qui a volé quatre millions comme un malheureux qui a volé un pain pour nourrir ses enfants, et Eno a choisi l'hôtel Saint-Louis pour résidence ; il sort, va, vient et s'amuse.

Tout le monde lui prodigue les égards dus à un souverain détrôné, et d'aucuns semblent même disposés à croire que les plus coupables dans toute cette affaire sont les détectives qui ont arrêté le Yankee.

En attendant, une foule d'avocats s'efforcent, qui de le faire mettre en liberté, qui de le faire rester en prison, qui encore de le ramener à New York.

Et Eno, pendant ce temps, boit du champagne et compte bien que son père, archi-millionnaire, va calmer la meute qui s'acharne à le poursuivre.

* *

Il serait en effet si heureux là-bas, où tout le monde est en liesse, où les républicains de toutes nuances, après avoir bien combattu, se tendent la main, acceptent le verdict de la convention de Chicago et s'inclinent devant la décision suprême.

Blaine est donc le candidat républicain au poste de chef de la plus grande république du monde.

Rien ne peut dépeindre la scène qui a eu lieu au moment où le nom de Blaine a été proclamé.

La *Tribune*, de Chicago, a reculé les limites des expressions employées jusqu'ici dans le journalisme pour faire effet dans une description.

C'était "une trombe," "une soudaine explosion," "un grondement aussi assourdissant que celui du Niagara," "l'air vibré," "les lumières du gaz oscillaient," "les murs étaient ébranlés," "une allumette jetée dans une poudrière," "un cyclone," et enfin "un hurlement."

N'est-ce pas que c'est réussi.

Dans quelques jours aura lieu l'élection du candidat des démocrates.

* *

Je suis très partisan des sociétés nationales, des sociétés de secours mutuels, de bienfaisance et de toute autre dont le but est de resserrer les liens qui unissent les citoyens d'un même peuple, ou de travailler à une œuvre commune, sérieuse, mais ce que je ne pourrai jamais me mettre dans la tête, c'est qu'on puisse former des sociétés de collectionneurs de timbres-postes.

Eh bien ! c'est ce qu'on va faire à Montréal.

La timbrepostomanie a hanté les cervelles d'une foule de gens en Europe, il y a de cela une quinzaine d'années, mais, par un traitement raisonné, on est arrivé à les guérir, et je croyais cette maladie à jamais disparue, quand la singulière nouvelle m'est arrivée il y a huit jours.

N'y avait-il donc pas déjà assez de timbrés comme cela.

* *

Gribouille, craignant de recevoir la pluie sur le dos, se jetait dans la rivière, et la naïveté de ce père des Calino et des Guibollard est passée en proverbe.

Il n'est pourtant pas si sottise idée qui ne serve à bien.

Les homeopathes guérissent le mal par le mal, Jenner prévient les ravages de la variole en vaccinant, et M. Pasteur vient de prouver qu'en inoculant le virus rabique, on pourrait rendre les chiens réfractaires à la rage.

Les expériences du grand savant ont eu un immense retentissement, et le jour n'est peut-être pas bien loin où le premier soin d'un père de famille sera de faire vacciner son nouveau-né avec toutes sortes de virus tel que ceux de la variole, de la rage, de la lèpre, du vorusto negro, etc., etc.

* *

En effet, à peine le rapport de M. Pasteur avait-il été soumis à l'Académie des Sciences, que le célèbre chimiste reçut des milliers de lettres de personnes demandant humblement la faveur de devenir enrégés.

—De grâce, M. le savant, inoculez-nous le virus rabique.

M. Pasteur a froidement refusé.

Une commission nommée par le gouvernement va examiner les expériences déjà faites, puis en fera d'autres, et, si le rapport est favorable, on pourra se faire vacciner.

* *

Une découverte d'un genre aussi sérieux ne pouvait manquer de mettre en ébullition la verve des parisiens, et je cueille dans un des derniers numéros du *Figaro* une réponse atroce :

"L'autre jour, madame Duflot fait une scène des plus violentes à son mari. Celui-ci, voyant que la tempête se prolonge, prend son chapeau et se dispose à sortir.

"—Vous m'entendez jusqu'au bout !... s'écrie la virago... et puis, je veux savoir où vous allez.

"—Ma chère amie, je vais chez M. Pasteur pour le prier de te vacciner..."

Dieu merci ! nous n'avons pas en Canada de femmes aussi méchantes que Mme Duflot.

LÉON LEDIEU.

LA KERMESSÉ

(Voir gravure)

Notre gravure représente le centre de la Grande Kermesse : la Fontaine.

C'est le point d'où rayonnent les quatre grandes allées, et qui attire l'œil du visiteur en entrant dans la tente.

L'eau a fait place aux fleurs et aux pavillons divers qui forment le plus gracieux ensemble en mariant leurs couleurs.

Des dames hospitalières donnent des rafraîchissements, une autre à droite sollicite une offrande et prodigue des trésors d'éloquence pour convaincre le passant ; les deux fillettes, au premier plan, ne se lassent pas d'admirer les splendeurs du palais de charité et se communiquent leurs impressions.

Ce charmant croquis est une scène prise sur le vif par notre artiste et très exacte.

UN CONSEIL

Pour que les aiguilles à coudre ne se tordent pas, et pour que le trou ne brise pas le fil, il est bon de les passer légèrement dans la flamme d'une lampe à alcool.

Il ne faut jamais déposer les aiguilles dans un étui métallique, où leurs pointes s'émousseraient fatalement. On les piquera avec avantage sur de la flanelle, où elles se conserveront inaltérées.

LE PEUPLE

Je connais un apprenti tribun qui ne manque jamais de parler du peuple chaque fois qu'il a l'occasion de pérorer. Si quelqu'un a le malheur de le contredire, il le cloue sur place en lui décochant le trait mordant que voici : "Vous aurez beau dire, je continuerai comme par le passé à sauvegarder les intérêts du peuple." Le peuple veut ceci, le peuple veut cela. Le peuple s'est levé dans sa majesté ; le peuple s'est levé dans sa colère, etc. J'ai vu ces paroles imprimées dans je ne sais combien de journaux, je les ai entendu prononcer chaque fois que, sans doute pour me punir de mes nombreux méfaits, le Ciel, dans sa justice, m'a condamné à entendre un discours politique. Je n'ai pas la naïveté de croire que tous ceux qui parlent au nom du peuple sont ses agents dûment autorisés. Je sais que chacun a son peuple à lui, peuple tout à fait imaginaire, comme celui qu'Oscar, l'ami de Jérôme Paturot, prétendait fasciner en lui répétant :

Je suis Oscar, ma naissance est connue,
Je suis le fils d'un simple chapelier.
Que n'ai-je, hélas ! d'un robuste ouvrier
A vous offrir la blouse et la tenue.

Lorsque le susdit Oscar raconte à Jérôme sa mésaventure de l'Hôtel-de-Ville, son interlocuteur lui demande pourquoi il s'est fourré dans ce guépier.

— Mais puisque je les fascinai, il me fallait bien les suivre, répond Oscar.

Plus d'un prétendu interprète du peuple, en ce pays, pourrait dire la même chose au lendemain d'une défaite quand, pour se rallier à ce bon peuple qu'il prétendait fasciner, mais qui lui a fait faux bond, il n'hésite pas à brûler ce qu'il adorait la veille.

* *

Qu'est-ce que le peuple ? C'est vous, c'est moi, c'est tout le monde et ce n'est personne. C'est la nation, c'est une multitude d'hommes d'un même pays qui vivent sous les mêmes lois ; c'est aussi, dans une autre acceptation, la partie la plus nombreuse et la moins notable d'un pays, d'une ville, etc., si j'en crois le dictionnaire. Si je m'en rapporte au témoignage du peu d'expérience que je possède, c'est un être collectif, énigmatique, fantastique, imaginaire chez les politiciens, irresponsable jusqu'à un certain point, méconnu presque toujours, incompris la plupart du temps par ceux-là mêmes qui réussissent à l'exploiter, taillable et corvéable à merci, capable de toutes les vertus, susceptible de tous les vices et capricieux à ses heures comme un grand enfant qu'il est. Aujourd'hui patient jusqu'à la stupidité, demain il se montrera cruel, implacable et féroce pour peu que ses mauvais instincts soient surexcités par des meneurs ambitieux. Cependant, tel qu'il est, il vaut d'ordinaire autant que ceux qui l'étudient, et toujours beaucoup plus que ceux qui l'exploitent.

* *

Même dans ses excès les plus déplorables, il est presque toujours animé des meilleures intentions possibles. On peut le tromper, abuser de sa crédulité naïve et l'entraîner à commettre des crimes comme ceux qui ont souillé toutes les révolutions, on ne l'entraînera jamais à se montrer injuste, à moins qu'on n'ait recours à la ruse. Il n'est pas méchant de propos délibéré. Il obéit toujours à une grande idée, à une pensée noble et généreuse. Ceux qui le poussent au mal ont toujours le soin de voiler leurs infâmes projets sous le masque de l'hypocrisie. De tout temps les apparences de la vertu ont servi à masquer les tendances les plus pernicieuses. On ne fanatise pas les gens au nom de l'injustice. Plus une cause est mauvaise et plus elle a besoin d'être déguisée. Celui qui poursuit un but répréhensible le sait mieux que tout autre. De tous les bons sentiments gravés par Dieu dans le cœur de l'homme, pas un seul qui n'ait été mis à contribution pour servir les intérêts d'hommes pervers. Le sentiment religieux, habilement exploité, a produit les schismes, les hérésies, les persécutions et les guerres qui ont coûté tant de sang à notre pauvre humanité. Le dévouement au sol natal a permis aux conquérants de s'élever jusqu'aux nues en escaladant les hautes montagnes formées par les cadavres des victimes de leur ambition. L'amour de la liberté et la haine de l'esclavage ont plus d'une fois porté le peuple à acclamer de véritables tyrans qu'il prenait pour ses sauveurs. Pitié, dévouement, probité, désintéressement, charité, amour de la justice, tout cela a été,

est et sera toujours invoqué chaque fois que le diable et ses représentants auront intérêt à faire consommer quelque grande iniquité.

* *

On dit que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu. C'est un hommage dont la vertu se passerait volontiers, mais c'en est un tout de même, et le fait que le vice n'ose pas s'afficher en public est une preuve que le peuple est vertueux, en théorie du moins. Dépouillez une mauvaise cause de tous les ornements d'emprunt dont elle se pare, et elle ne recrutera guère d'adhérents. La populace s'est parfois portée à des excès qui déshonorent l'humanité. Elle s'est montrée féroce, cruelle et sanguinaire. Cela est malheureusement trop vrai. Mais faut-il en conclure qu'elle est radicalement méchante ? Pas le moins du monde. Lorsqu'elle est bien guidée, elle est plus morale qu'un individu ne l'est ordinairement. Malheureusement, il est d'autant plus difficile de la retenir sur la pente du mal qu'elle agit de bonne foi, et que, dans le délire de la fièvre qui la saisit à certaines époques, elle considère les crimes les plus horribles comme un devoir sacré. Ceux qui l'ont aveuglée savent qu'elle fait mal, mais elle ne le sait pas elle-même, et d'ailleurs, la responsabilité des fautes étant partagée par un plus grand nombre, semble moins lourde pour chacun.

* *

Pris individuellement, les hommes tiennent beaucoup à leurs opinions. Tout ce qui est de nature à confirmer nos convictions nous paraît plausible. La foule est encore plus entêtée sur ce point. Le raisonnement le plus absurde lui paraît très sensé, pourvu qu'il soit d'accord avec ses idées reçues. Robespierre disait : "Les tyrans ne sont pas des hommes, ce sont des monstres, et les monstres, on ne les discute pas, on les supprime." Et la foule applaudissait. La règle était très commode pour ceux qui voulaient supprimer quelqu'un, mais très incommode pour ceux qu'on supprimait en l'accusant de tyrannie à tort ou à raison, et Robespierre lui-même, qui ne l'avait pas volé du reste, fut à son tour décrété de monstruosité par le peuple souverain qui ne se fit aucun scrupule de le supprimer.

* *

Les terroristes de la Commune qui, eux aussi, ont bien leurs petites peccadilles sur la conscience, n'ont pas dédaigné non plus de faire appel aux bons sentiments de la foule pour se recruter des adhérents. Je ne parle pas des rebut de prison qui profitent de toutes les émeutes pour se livrer au vol et à l'assassinat. Je ne parle pas de ces aventuriers de tous les pays du monde que l'on a vu figurer en si grand nombre parmi les chefs de la Commune, je parle des partisans de bonne foi qui, avant les massacres et les incendies, désespérés par les attermoissements du général Trochu et alléchés par la perspective de l'établissement d'un système communal qui semblait devoir leur garantir des franchises municipales assez semblables à celles dont nous jouissons ici, lui ont donné leur appui. Si, dans le principe, la Commune n'avait eu de sympathies que parmi les voleurs et les incendiaires, il lui aurait été impossible de s'emparer du pouvoir, et la France n'aurait pas eu à regretter l'anarchie qui, pendant de longs mois, a livré Paris à la merci des pétroleurs.

* *

Ici, le peuple résiste admirablement aux flagorneries des démagogues de tous genres qui cherchent à le fanatiser. La liberté dont il jouit le met à l'abri de l'influence des pêcheurs en eau trouble. Il ne manque pas de gens qui veulent à tout prix sauver la patrie, mais elle est si peu en danger qu'on leur rit au nez. Les occasions de se dévouer pour le pays manquent complètement, et personne ne se dévoue. Notre existence est peut-être un peu prosaïque, mais nous aurions tort de le regretter. Nous vivons dans un milieu très favorable au développement de l'indifférence en fait de politique, n'allons pas souhaiter de voir surgir de ces événements qui ont le don de soulever les passions populaires. A côté des dévouements qu'ils enfantent, il y a le danger provenant des excès d'un enthousiasme souvent mal contrôlé. Puisse notre peuple rester longtemps ce qu'il est : un peuple paisible, rangé, industriel, bon enfant, mais pas tout à fait assez naïf au gré de ceux qui voudraient spéculer sur sa bonne foi.

RÉMI TREMBLAY.

LE TIRAGE DE NOS PRIMES

Lundi dernier, à huit heures du soir, une foule immense se pressait, rue Sainte-Catherine, dans la salle Victoria, pour assister au premier tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ.

L'importance et le nombre des numéros gagnants justifiaient cet empressement, et nous sommes heureux de constater le succès de notre entreprise.

Trois personnes furent choisies par l'assemblée pour surveiller le tirage. Ces trois personnes choisirent un enfant qui fut chargé de tirer les numéros.

Les numéros gagnants suivants ont été proclamés au milieu d'un tonnerre d'applaudissements :

1er prix : No	1,983.....	\$50.00
2e — —	18,370.....	25.00
3e — —	13,649.....	15.00
4e — —	134.....	10.00
5e — —	6,953.....	5.00
6e — —	11,696.....	4.00
7e — —	3,611.....	3.00
8e — —	9,859.....	2.00

Les primes de \$1.00 ont été gagnées par les numéros : 7,074, 5,523, 10,270, 6,165, 7,622, 6,575, 16,025, 8,516, 11,391, 10,281, 5,862, 10,680, 15,283, 5,683, 16,170, 12,834, 17,121, 10,159, 15,710, 8,549, 8,774, 7,428, 18,725, 5,545, 4,767, 10,759, 12,917, 1,956, 17,290, 4,797, 15,784, 1,305, 13,883, 2,710, 19,071, 1,918, 10,495, 1,797, 6,410, 5,398, 18,479, 18,772, 16,662, 8,047, 3,481, 2,993, 2,842, 13,888, 16,950, 18,566, 8,260, 5,014, 17,645, 5,718, 12,043, 3,712, 336, 15,856, 18,863, 2,396, 1,260, 1,664, 9,430, 14,414, 6,417, 4,878, 19,813, 4,330, 16,541, 2,321, 7,019, 4,184, 19,746, 13,180, 6,405, 14,216, 10,983, 6,765, 18,313, 12,904, 18,372, 6,604, 10,612, 10,155, 8,709, 4,031.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, du mois de mai, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.

L'ÉGLISE BONSECOURS

(Voir gravure)

Est-il besoin de rappeler que cette église est la plus vieille de Montréal.

La première pierre a été posée en 1671, et elle a été terminée en 1673.

En 1754, elle fut détruite par un incendie et rebâtie en 1773.

Cette église est le doyen des monuments historiques de l'Amérique du Nord.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un journal illustré publie la vue de cette église prise du fleuve.

LE SERMENT CHEZ LES CHINOIS

On raconte plusieurs histoires amusantes sur la manière dont les Chinois prêtent serment devant les cours de justice, dans les pays chrétiens. En Angleterre on a pour coutume de briser une coupe de porcelaine au-dessus de la tête du témoin chinois, et cela est supposé l'obliger à dire la vérité.

Il y avait un témoin chinois dans un procès qui a eu lieu dernièrement à San-Francisco. Le juge qui, apparemment, n'était pas convaincu que le témoin comprit le but de la cérémonie qu'on venait de faire, lui demanda s'il savait ce que c'était que le serment.

— Parfaitement, répondit le Chinois avec la plus grande assurance, je sais que si je dis un mensonge tous ceux qui sont ici seront damnés.

Un autre exemple, très drôle aussi, de l'ignorance des Chinois en fait de serment, a été donné il y a quelque temps par le Chinois qui est huissier à la Cour Consulaire de Shanghai. On remarqua qu'il paraissait chercher quelque chose, et, quand le juge lui demanda ce que c'était, il répondit qu'il cherchait le petit livre que l'on donne au témoin à sentir.

Et cet homme était huissier de la cour depuis dix-huit ans !



MONTREAL — L'Eglise de Notre-Dame de Bonsecours. (Vue prise du fleuve.)



ESPAGNE — La catastrophe du pont d'Alcudia, sur la ligne de Ciudad Real.

LES
AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XI

Sur le pallier elle rencontra une jeune fille au regard faux, à la mine impertinente, qui lui dit avec aigreur :

—Eh bien ! faudra-t-il que nous allions tous les uns après les autres vous chercher, madame la cuisinière !

—Je me passerai toujours bien de votre conduite à vous, répondit Faraude sans s'émouvoir. Je vous dirai que, comme madame ne me fait jamais chercher que pour m'adresser des reproches, elle ne doit pas être surprise que je ne monte pas l'escalier quatre à quatre pour être plus vite arrivée.

La soubrette répondit par un haussement d'épaules et alla ouvrir la porte qui donnait dans le cabinet de toilette de sa maîtresse.

Mme Bellardin était assise sur une chaise basse devant une table de toilette, les épaules recouvertes d'un peignoir et les cheveux épars.

—Est-ce elle enfin ? demanda-t-elle sans se détourner.

—C'est elle, madame, répondit Henriette qui se saisit d'un peigne jeté sur un guéridon, et qui reprit son occupation interrompue.

—Avancez donc, dit la jeune femme avec ennui, j'ai cru en vérité qu'il me faudrait descendre moi-même à la cuisine pour vous donner mes ordres.

—Sauf votre respect, madame, répondit Faraude en se plaçant devant elle, je ne crois pas qu'une maîtresse se déshonore en mettant de temps en temps le pied dans une cuisine, et je pense que pour l'ordre de sa maison, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil plein de malice à Henriette, il ne serait pas dommage qu'elle vint voir de loin en loin, et surtout maintenant, ce qui s'y passe.

—Pourquoi surtout maintenant ? dit négligemment Mme Bellardin.

—Eh ! parce que les jours d'amusements les tentations sont plus fortes.

—Je ne vous comprends pas, parlez plus clairement. Je crois, au contraire, que ma présence n'est nullement nécessaire ; car enfin, vous êtes l'honnêteté même et vous ne consentirez jamais à faire danser l'anse du panier comme tant de femmes que j'ai eues à mon service.

—Madame, il y a des malins qui ont voulu me l'apprendre, cette danse là, et pas plus tard qu'hier une marchande de fruits m'a dit, l'effrontée :

« Cinq francs pour vous, ma blonde ; mais comptez six francs à votre dame et gardez le reste. »

—SEULEMENT, JE N'ENTENDS PAS DE CETTE OREILLE-LÀ.

—Aussi, je tiens beaucoup à vous, cependant, voilà plusieurs fois que vous me faites de la cuisine détestable.

—Pas plus souvent que tous les huit jours, dit Faraude.

—Comment ! tous les huit jours, c'est donc calculé ?

—Non, madame, je ne calcule pas, je ne sais pas faire des calculs d'aucune sorte. Mais ce que je sais, c'est que quand on m'apporte le dimanche matin la liste des repas de ce jour, et que je vois que je n'aurai pas un moment de liberté pour avoir la messe, je me sens si chagrine et il faut tant me presser que tout va de travers dans ma cuisine.

—C'est bien cela, vous aviez raison Henriette, dit madame Bellardin en déposant la houppe à l'aide de laquelle elle saupoudrait délicatement sa joue.

Et, tournant la tête à droite pour regarder Faraude en face :

—Je vous y prends, dit-elle, comme toutes les dévotes vous êtes prêtes à abandonner votre devoir pour courir à l'église.

—Je demande pardon à madame ; mais, sans aller à l'école, j'ai appris qu'il y avait aussi à remplir un devoir envers le bon Dieu.

—Oh ! oh ! nous allons tomber dans la théologie, je pense. Et quel est ce devoir, ma bonne fille ? Pourriez-vous me le dire ?

—Mais oui, madame, il y a un commandement qui dit :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

—Ne pouvez-vous le remplir en restant à votre travail ? Rien ne vous empêche d'adorer et d'aimer en cuisinant.

—C'est ce que je fais souvent, madame ; mais, justement comme nous ne connaîtrions pas le moment de rendre au bon Dieu ce grand devoir-là, il y a un autre commandement qui ajoute :

Les dimanches messe ouïras.



Seulement, je n'entends pas de cette oreille-là. (Voir page 45.)

« Madame a l'air étonné. Madame n'a donc pas lu cela dans le catéchisme ? Je croyais que ce livre-là passait par les mains des dames aussi bien que par les mains des cuisinières. »

—On l'apprend, ma bonne, mais on l'oublie. Henriette, vous me tirez les cheveux, faites donc crêper cette mèche à gauche. Cette conversation ne vous regarde pas.

—Je vois que vous avez réponse à tout, Faraude ; mais je maintiens mon dire. Lorsque je ne peux pas vous envoyer à la messe, vous ne devez pas y aller. Ces messes sont à des heures ridicules. En province, je laissais faire, il le fallait bien ; mais à Paris, ces courses matinales avant le second déjeuner ne sont pas possibles. Voilà Henriette qui se passe bien de messe et, en vérité, qui voulez-vous qui m'habille, si ma femme de chambre est à courir les églises ?

—Madame me permettra-t-elle de lui dire que chacun, pour ces choses-là, suit sa conscience et non point l'exemple des autres, et que nous ne sommes

pas créées, elle pour friser et papilloter, et moi pour rôtir et bouillir.

—Eh ! pourquoi donc alors ?

—Mais, madame, pour connaître, aimer et servir le bon Dieu, et comme cela acquérir la vie éternelle. Mme Bellardin s'éclata de rire et s'écria :

—Mon Dieu ! ce n'est pas une cuisinière que j'ai chez moi, c'est un prédicateur.

—Non, madame, c'est une pauvre ignorante, mais qui veut vivre en bonne chrétienne. Madame aimerait-elle mieux que je m'en allasse tous les soirs dans toutes leurs fabriques à péchés, à leurs bals et à leurs spectacles ?

—Le soir, quand je suis partie pour le théâtre, allez où vous voudrez, Faraude.

« Je ne rends pas mes gens esclaves, qu'ils s'amusement comme ils l'entendent. »

—Et madame permettrait bien que je me fasse reconduire aussi.

—Oui, jusqu'à la porte, bien entendu. Je n'entends tolérer aucun désordre chez moi.

—Oh ! madame pense bien que nos cavaliers à nous autres, servantes, aiment à se rafraîchir un peu

quand ils nous reconduisent. La danse ! cela donne soif, et nous n'avons pas de voiture à notre service.

—Voyons, où voulez-vous en venir ! Henriette, que votre main est lourde aujourd'hui, faites donc attention. Allons, continuez Faraude, est-ce que vous avez l'intention d'aller au bal ce soir, que vous me parlez tant de vous faire reconduire ?

—Si madame me permet de prendre du rhum et du sucre pour faire le punch de la rentrée, je...

—Du punch chez moi, à minuit ! vous êtes folle.

—On en fait aux mansardes, madame, et il n'est pas plus mauvais que celui qui se boit au salon.

—Qui ? s'écria avec impatience Mme Bellardin.

Et elle ajouta en regardant dans la glace sa femme de chambre dont les mouvements nerveux l'agaçaient.

—Comme vous voilà rouge, Henriette ! j'espère que vous ne vous mêlez pas à toutes ces réunions qui ont lieu entre domestiques, au cinquième, et auxquelles les ordonnances du colonel ont défense de paraître.

—Moi ! madame, je ne sais ce que cette fille veut dire avec ses punchs et le reste. Je vais quelquefois au théâtre avec M. Jules, et avec la permission de madame.

—Et son chapeau, ajouta Faraude de son ton tranquille.

—Comment, son chapeau ! Henriette, auriez-vous l'indignité ? Mais non, je ne vous crois pas, Faraude, vous confondez tout dans votre simplicité. Cependant, j'éclairerai cela. Nous verrons bien. Et finissons cette conversation, je ne serai jamais prête pour la matinée.

Et, se tournant vers Faraude, elle ajouta :

—Vous avouez vous-même que tous les dimanches vous manquez quelque plat au déjeuner, et cela parce que vous vous pressez trop pour avoir la messe, eh bien ! c'est une dévotion mal placée.

—Mais tout à l'avantage de madame.

—Comment, à mon avantage ! Ceci est d'une force !

—Madame, dit Faraude avec sa rude franchise, je connais mon devoir, et ce n'est pas ma faute si je ne l'accomplis. Je ne sais pas parler avec du miel sur la langue et tromper mes maîtres en dessous. Et je dirai toujours que c'est un avantage pour eux d'avoir des domestiques qui ont de la religion. Car enfin, qui est-ce qui m'empêcherait de faire danser l'anse de votre panier tout comme un autre ?

« Qu'est-ce qui m'empêcherait de régaler mes connaissances en vous volant ? »

—Eh bien ! mais votre honnêteté si vantée.

—Je suis honnête et je resterai honnête quoiqu'il en soit, madame ; mais pourquoi est-ce que je le suis, sinon parce que j'aime trop le bon Dieu pour manquer à ses commandements ? Et

qu'est-ce que je demande après tout ? Une heure le dimanche pour avoir la messe, une heure tous les mois le samedi pour aller à confesse. Vous riez, Henriette. Vous n'allez pas à confesse, vous, on le sait bien. Ça vous gênerait joliment vos petits plaisirs. Moi, je ne demande pas de plaisirs, je demande deux heures de liberté, rien que deux heures.

—Assez, dit majestueusement Mme Bellardin, vous m'énerviez. Ces cérémonies gênaient votre service. Cependant, je parlerai au colonel qui tient beaucoup à vous, je ne sais trop pourquoi.

—C'est un brave homme, dit Faraude gravement. Et elle s'en alla au bruit de l'éclat de rire que sa naïve déclaration avait déterminé chez sa maîtresse, et auquel la soubrette se permettait de faire écho.

Malgré tout, Faraude put penser qu'elle avait eu les honneurs de la séance en voyant Henriette fondre dans sa cuisine, une demi-heure plus tard, sous le prétexte de réclamer de l'eau tiède.

La voix de la jeune fille tremblait de colère, et, avant de se saisir du manche de la casserole, elle plaça son petit poing fermé sous le nez de Faraude en s'écriant :

—Ah ! rapporteuse, c'est comme cela que tu vends tes camarades, et sans en être priée encore. Sais-tu ce que tu recevras pour la peine ? Avant un mois tu seras sortie d'ici, bigote.

—A la grâce de Dieu, répondit tranquillement Faraude.

Et elle ajouta très haut avec une malice profonde :

—J'avais bien reconnu la bouteille, allez ! c'était le rhum de M. le colonel, et j'avais reconnu le chapeau aussi, le beau chapeau blanc avec des roses tout alentour. Tant qu'à faire, vous et M. Jules prenez ce qu'il y a de mieux chez les maîtres.

Le bruit d'une porte qu'on lui fermait brusquement au nez lui répondit.

CHAPITRE XII

Tout d'abord Faraude crut que la franche explication qu'elle avait eue avec sa maîtresse porterait, au rebours de la prédiction de son antagoniste, de très bons résultats.

Guillaume lui confia que le colonel, cette crème des troupiers, avait donné raison à la fille de Saint-Cornély, et avait exigé qu'on lui accordât les deux heures qu'elle réclamait, disant bien haut à sa femme, devant cette coquine d'Henriette, qu'il lui plaisait d'avoir enfin une honnête femme à son service.

—Maintenant que vous avez votre dimanche, tout va aller comme sur des roulettes, ajouta le brave garçon ; et je suis sûr que, moi parti, vous ne quitterez pas mon colonel.

Faraude hochait tristement la tête.

—De ça, il ne faudrait pas jurer, mon Guillaume, dit-elle. Je trouve qu'il y a bien du désordre dans ces maisons où les soldats vont et viennent comme chez eux, sans avoir ce qui s'appelle un vrai service à faire. De quel aide nous est ce Jules, je vous le demande ? De temps en temps il va porter les lettres de madame ; mais, dans la maison, qu'est-ce qu'il fait ? Lorgner les bouteilles à long cou du colonel et rire avec les bonnes pour en arriver à fricoter avec elles. Car il faut bien un peu la camaraderie de la cuisinière pour toutes leurs régalaies. Et quand elle fait bonne garde, dame ! vous avez vu ce qui arrive, on la prend en détestation.

—Vous avez le colonel pour vous, répéta Guillaume, qui ne sortait pas de là, vous verrez que ça ira mieux.

Si Faraude avait pu contrebalancer par ses discours l'influence de la maligne Henriette, la prédiction de Guillaume se fut réalisée. Mais elle n'était pas femme à s'imposer aux regards de sa maîtresse, qui, dans sa légèreté, il faut le dire, préférait la femme de chambre qui la coiffait à son avantage, à la cuisinière qui faisait régner l'ordre et l'économie dans sa maison.

Cependant, comme Faraude avait un terrible défenseur dans le colonel, ainsi que l'avait dit Guillaume, Henriette et Jules avaient beau creuser la mine à force de mensonges et de duplicité, la mine n'éclatait pas. Et le temps marchait, et le congé de Guillaume approchait. Les deux complices attendaient cette époque pour ruiner tout à fait le crédit de Faraude.

Ils la connaissaient peu endurante et ils se disaient que, privée des conseils de son compatriote, elle ferait quelque bonne résistance qui la condamnerait.

Mais il y avait le colonel, le terrible colonel qui,

avec force "sacribleu," mettait les ordonnances sous la gouverne de Faraude, et qui confiait toutes ses clefs à l'incorruptible Bretonne.

Par une fâcheuse coïncidence, le colonel fit une assez longue absence, précisément à l'époque où Guillaume devait quitter le régiment. Faraude, privée à la fois de son protecteur et de son compatriote, allait se retrouver à la merci de ses deux adversaires qui ne pouvaient lui pardonner la révélation touchant le rhum et le chapeau.

Elle eut tout de suite le pressentiment de la difficulté de la situation, et le jour où Guillaume arriva, légèrement ému par l'adieu fait au régiment en la personne de plusieurs camarades, et aussi par les libations qui avaient accompagné cet adieu, Faraude le reçut tristement.

—Je ne vous offre rien, Guillaume, dit-elle, car je vois que ce ne sont pas les petits verres qui vous ont manqué aujourd'hui. Je ne vous le reproche pas, puisque c'est la mode parmi vous autres, garçons, de mettre le verre à la main dans vos jours de joie comme dans vos jours de peine ; mais si vous êtes à court d'argent pour retourner à St-Cornély, ne vous gênez pas pour me demander ce qui vous manquait.

—Merci, Faraude, dit gaiement Guillaume, mon colonel a prévu ça et je ne manque pas d'argent. Je vous remercie tout de même, et ma foi, je n'ai qu'un chagrin en quittant le régiment, c'est de vous laisser en arrière.

—En cela vous n'avez pas tort, Guillaume, car moi je vous trouve bien heureux de retourner au pays.

Elle soupira profondément et reprit :

—Il y a des moments où je me condamne d'avoir été ingrate envers les Ronan à cause de Mathurin. Ce garçon là m'a menée bien loin avec ses idées d'instruction, plus loin qu'il n'aurait été prudent d'aller. Mais ces choses-là, une fois commencées, il faut les continuer. Si j'étais à recommencer, seigneur, je lui dirais de suivre l'état de son père, qui n'est pas si mauvais après tout. Est-ce que vous croyez, Guillaume, que je n'aimerais pas mieux être dans une bonne hutte, qui sent le hêtre frais coupé et même dans la forêt du bon Dieu, à écouter chanter les oiseaux, tout en travaillant, que dans cette prison, devant ce fourneau allumé qui me mange le sang ? Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Eh bien, Faraude, allons-nous en ensemble, dit Guillaume avec élan.

—Ce n'est pas possible, Guillaume, ce n'est pas possible ; j'ai fait la bêtise de venir, je resterai. Cet enfant-là travaille, à ce qu'il dit, dans ses lettres, je ne peux pas lui manquer cette année. Mais, dame, de vous voir partir me donne un coup ici.

Et elle posa la main sur son cœur.

—Mais dites-moi, reprit-elle, ne me voudriez-vous pas écrire une fois encore à Mathurin. Il n'est pas prêt à recevoir des lettres, vous parti.

—Pourquoi ? c'est un service qu'on vous rendrait avec plaisir.

—Ne croyez pas ça, Guillaume, ne croyez pas ça. D'abord cette Henriette ne peut pas avaler ce que j'ai conté à madame, et je n'ai pourtant dit que la vérité, et ce Jules qui ne vaut pas mieux qu'elle écrit des lettres auxquelles on ne comprend rien.

—Faites avec lui comme vous faites avec moi, Faraude, dictez-lui vos lettres, il écrira ce que vous direz.

—Lui ! Il se met à rire et à se moquer, et je crois bien qu'il donne ma lettre à son Henriette pour qu'elle en fasse des gorges-chaudes. Elle sait lire, elle ! elle sait écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être une grosse bête, excepté pour ses rapines. Si je voulais, je découvrirais toutes ses farces qui sont ma foi cousues dans du noir avec du fil blanc. Ah ! elle n'ose plus venir se frotter à moi, mais rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle s'arrange en ce moment avec son Jules pour me desservir auprès de madame, qui ne jette même pas un coup d'œil vers moi quand je me trouve sur son passage.

—Ils ne parlent plus de vous, dit Guillaume.

—Ils savent que vous partez, et que d'ailleurs il n'y a pas moyen de vous en conter à vous. Mais, vous parti, mon pauvre Guillaume, il y aura du nouveau, vous verrez ça.

—Tant pis à cause de mon colonel, dit Guillaume ; mais lui, du moins, ne tardera pas à revenir, et il saura prendre votre défense.

—Mais pas écouter mes narrées ; mais pas écrire mes lettres.

—Pourquoi pas, Faraude, je vous dis que c'est un

un homme de cœur. J'ai été son brosseur pendant quatre ans, je le connais bien, je pense. Et maintenant voulez-vous que j'écrive votre lettre tout de suite.

—S'il vous plaît, Guillaume, puisque nous voilà seuls et tranquilles.

Le soldat alla prendre dans un tiroir tout ce qu'il fallait pour écrire, et, plaçant sur ses genoux un vieil atlas qui servait de pupitre aux cuisinières qui écrivaient elles-mêmes leurs lettres, il trempa sa plume dans l'encre et dit à Faraude : dictez.

Faraude, debout devant lui, se mit à dicter lentement ; mais sans s'arrêter.

Elle commençait par les nouvelles de sa santé et priait Mathurin de lui donner plus de détails sur celle des parents et amis. Il était impossible que, dans une famille aussi nombreuse qu'était la sienne, il n'y eût pas quelque indisposition, et elle voulait tout savoir, quitte à avoir de l'inquiétude.

Puis venait la série des questions. Mathurin assistait-il fidèlement aux offices ? N'allait-il pas s'aviser de rougir de sa religion parmi les écoliers de son âge ? Travaillait-il en conscience, se rappelant qu'elle, Faraude, s'était exilée pour subvenir à ses besoins et menait à Paris la vie la plus triste du monde. Rencontrait-il parfois la famille Ronan, et avait-il la politesse de saluer quand il passait devant la boutique de la Quenouille ?

Aux recommandations se joignirent les encouragements et un adieu plein de tristesse.

Et la lettre finie, Faraude demeurant toute songeuse, Guillaume lui demanda si elle avait encore quelque chose à dire, se déclarant prêt à ajouter un post-scriptum.

—Eh bien ! écrivez encore, dit Faraude.

—Si tu parles à M. Ronan, n'oublie pas de lui demander si la cuiller d'argent a été retrouvée."

—C'est tout ? demanda Guillaume.

—C'est tout, il comprendra. C'est ma foi rapport à cette cuiller maudite que j'ai quitté mes bons maîtres.

Et elle s'essuya les yeux avec son tablier.

—Mais, Faraude, ceux-ci sont bons aussi. Il n'y a pas d'hommes qui vaille le colonel.

—Je ne dis pas non ; mais c'est un trop beau monsieur pour s'intéresser à une pauvre cuisinière. Cela ne se fait qu'en Bretagne. Servir chez des gens trop huppés, ailleurs que dans son pays, où ils ont tous plus ou moins de charité, c'est se trouver seule sur la terre.

—Vous reviendrez, Faraude, vous reviendrez à St-Cornély quand votre pelote sera faite, et si vous tenez à retourner à la Quenouille, je crois bien qu'on ne demandera pas mieux que de vous y recevoir.

—Si je le croyais, Guillaume, si je le croyais ! Songez donc que voilà bientôt quinze ans que je mange le pain des Ronan, j'ai vu quasi naître la petite Clémence, et j'espérais bien finir mes jours chez eux.

—Ça se pourrait encore, ça se pourrait encore. Que je vous dise un mot de mon remplaçant. C'est un bon garçon, mais pas trop fin. Je crois bien que Jules lui fera de la misère.

—Je ne le souffrirai pas, dit Faraude. Je suis maîtresse dans ma cuisine, puisque madame ne descend jamais, et je vous promets bien que votre camarade ne manquera de rien, si c'est un honnête soldat comme vous. Est-ce qu'il est Breton ?

—Non ; mais il est Alsacien, c'est presque la même chose. A bientôt, Faraude, je tâcherai de venir vous dire un petit adieu tantôt.

—Revenez, Guillaume, ce sera un grand plaisir pour moi de vous voir, et vous allez joliment me manquer. Enfin, j'espère sortir un jour ou l'autre de cette galère. Ou je trouverai des maîtres chrétiens, qui me donneront la liberté d'aller à l'église, ou je retournerai au pays. Ce que je vous demande, c'est de voir un peu comment se conduit Mathurin. Il m'écrit d'assez belles lettres pour me demander de l'argent, mais je vous prie de parler à messieurs ses professeurs et aussi de questionner adroitement Jeanette, du Cheval-Blanc, sur sa conduite. Car vous comprenez bien, Guillaume, que c'est là le principal pour moi. Je veux bien donner mon argent à l'instruction, qui est une chose très bonne, puisque nos prêtres sont obligés de s'instruire ; mais dame, je ne veux pas qu'un seul de mes sous soit dépensé au cabaret ou plus mal dépensé encore. Vous me comprenez bien. Si je savais que Mathurin ne fait pas bon usage de mon argent, je prendrais mes cliques et mes claques et je partirais pour St-Cornély, et je le reconduirais par les oreilles à l'établi de son père-

—Et vous auriez raison, Faraude, et je vous promets de bien faire vos commissions à l'égard de Mathurin. C'est un jeune gars qu'il faut tenir de près. Je vous écrirai là-dessus et vous vous ferez lire la lettre par le colonel.

—Je lui demanderai d'avoir cette bonté, dit Faraude, si la lettre m'arrive, car cette méchante Henriette prend toutes les lettres de la main de son ami Jules, et il se pourrait bien qu'elle me fit le tour de garder les miennes.

—Elle en est bien capable, grommela Guillaume, et ce ne serait pas la première fois qu'elle lirait des choses qui ne la regardent pas. Mais voici comment je ferai. J'écrirai à mon colonel pour le remercier de ses bontés, car je vous le répète, Faraude, je n'ai eu qu'à me louer de cet homme-là, et c'est pourquoi je vous ai tant attirée à accepter la place. C'est son adresse que je mettrai sur ma lettre, et celle-là brûlerait les doigts d'Henriette si elle y touchait. Votre lettre à vous sera dans celle du colonel. Comme cela vous serez sûre de la recevoir.

Ils se séparèrent sur cette promesse et, malgré le désir qu'ils avaient de se dire adieu, ils ne se revirent plus.

Quand Guillaume, après avoir offert ses devoirs à celle qui avait été longtemps sa maîtresse, lui demanda la permission de descendre une dernière fois à la cuisine pour prendre congé de sa payse, Henriette lui dit avec un mauvais sourire qu'elle avait obtenu d'aller à confesse, ce qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle avait planté là tout son ouvrage pour courir à l'église.

Guillaume, flairant une malice, ne voulut pas insister. L'heure le pressait, il chargea bravement Mme Bellardin de son adieu pour Faraude, qui, sur un faux avis donné par Jules, l'attendait à genoux auprès du bénitier dans l'église.

—Guillaume aimerait à ce que vous lui fassiez un bout de conduite jusqu'à la gare, lui avait dit Jules, il dit que vous serez plus libre pour votre dernière conversation. Madame vous donne deux heures de congé pour cela, et Guillaume ira vous chercher à l'église où vous allez tous deux à la messe ; attendez-le auprès du bénitier.

La pauvre Faraude attendit consciencieusement ses deux heures. Se rendant bien compte que le train était parti, pressant qu'elle avait été jouée, elle reprit le chemin de sa maison.

Quand elle arriva, Mme Bellardin était partie pour le théâtre, et Jules et Henriette riaient à se tenir les côtes, dans l'antichambre où ils jouaient aux échecs.

—C'est madame qui a reçu les adieux de Guillaume pour vous, dit Henriette entre deux éclats de rire.

Faraude leur jeta un regard plein de mépris.

—Vous êtes des sans-cœur, dit-elle, et en même temps des imbéciles. J'ai eu plus de plaisir à prier pendant ces deux heures devant le tabernacle, que vous n'en aurez pendant toute votre vie à jouer aux cartes et à boire de la boisson volée. Vous eussiez dû, puisque vous êtes si méchants, me choisir un autre lieu de rendez-vous.

—Ceci est bon à savoir ! s'écria Jules, et une autre fois...

Un geste brusque de Faraude l'interrompit.

—Ces tours-là ne me seront plus joués, dit-elle ; avant peu madame aura à choisir entre vous et moi, et d'ici-là vous ne toucherez à rien, et vous ne vous saoulerez que de votre méchanceté.

Et elle s'en alla en agitant le trousseau de clefs que le colonel avait exigé que l'on confiât à sa main vigoureuse.

(La suite au prochain numéro.)

LA VILLE SANS FEMMES

Une ville bizarre, c'est la ville de Maitmeschinn, située sur la frontière des possessions russes et chinoises ; elle compte 30,000 habitants, parmi lesquels pas une seule femme ; la cause de ce fait, aussi étrange que curieux, réside dans la méfiance qu'inspire au gouvernement chinois le voisinage de la Russie, dont il redoute l'ambition ; il croit, par ce moyen, empêcher la colonisation russe de s'étendre au-delà de la frontière.

Tous les habitants de Maitmeschinn se livrent, comme occupation passagère, au commerce avec la Russie. Beaucoup sont mariés et ont des enfants ; leurs familles demeurent dans l'intérieur de la Chine, et quand ils veulent les voir, ils ont un voyage de plus de dix jours à effectuer.

(Pour le Monde Illustré)

CORINNE

ÉLÉGIE

I

Corinne avait quinze ans
Oh ! qu'elle était jolie !
Mais la mélancolie
Voilait son doux printemps.

Hélas ! pauvre Corinne,
D'où vient cette pâleur ?
Quelle amère douleur
Soulève ta poitrine ?

Quels tristes sentiments
S'emparent de ton âme
Dont la candide flamme
Est sans rayonnements ?

Pourquoi fuir tes compagnes
Sans partager leurs jeux
Dans les sentiers ombreux
A travers les campagnes ?

Regrettes-tu le sort
De ton amie Adèle
Qui te fut si fidèle
Et qu'emporta la mort ?

Pauvre chère colombe,
Morte au printemps vermeil !...
Mais d'un bien doux sommeil
Elle dort dans la tombe.

Pour prouver un grand deuil
Faut-il donc tant d'alarmes ?
Ah ! Corinne, tes larmes
Troubleront son cercueil !

Fais deux parts de tes heures :
Donne l'une au plaisir
Et l'autre au souvenir
De celle que tu pleures.

Le plaisir n'a qu'un jour ;
Jouis de la jeunesse.
Hâte-toi, le temps presse
Et t'invite à l'amour !...

II

Sourde à toute parole
Corinne tristement
Penche son front charmant,
Et rien ne la console.

Toujours l'âpre chagrin
Dont sa jeune âme est pleine
Comme une froide haleine
Flétrit son front serein.

Et la pauvre Corinne
Ne sait plus que souffrir ;
Et bientôt pour mourir
La voilà qui s'incline !...

III

On trouva sur son cœur
Une lettre d'Adèle.
— « Corinne, disait-elle,
« O Corinne ! ma sœur !

« Je sens que je succombe,
« Voici mon dernier jour.
« Demain mon seul séjour
« Sera la noire tombe !

« Mon cœur saisi d'effroi
« T'adresse une prière :
« Oh ! dans le cimetière
« Viens dormir avec moi !

« Nous partagerions ensemble
« Le bonheur qui finit :
« La mort nous désunit,
« Que la mort nous rassemble !

« Et nos restes mortels
« Dans la même demeure
« En paix attendront l'heure
« Des réveils éternels !...

« Tu sais combien je t'aime,
« Au nom de l'amitié,
« Corinne, par pitié !
« Entends mon vœu suprême !...

IV

Heureuses désormais
Les deux tendres amies
Reposent endormies
Sous le même cyprès !

CATASTROPHE EN ESPAGNE

(Voir gravure)

Notre dessin sur la quatrième page représente une partie du pont d'Alcudia, sur le chemin de fer de Ciudad Real ; ce pont s'est effondré sous le poids d'un train qui a été précipité dans la rivière d'une hauteur de trente pieds.

L'accident est attribué aux révolutionnaires, qui auraient voulu manifester par un crime les protestations qu'ils élevaient contre les élections.

Il est certain que ce pont avait été coupé. On a découvert un trou fait dans la culée principale, et dissimulé par le tablier. Afin d'empêcher tout secours d'arriver, les fils télégraphiques avaient été coupés.

Le gouvernement a ordonné une enquête sur cette effrayante catastrophe, qui a coûté la vie à un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient cent soixante-et-onze soldats environ, se rendant en congé.

MONSIEUR

M. Alexandre Dumas, fils, a écrit dernièrement une préface à un ouvrage sur Cham, le célèbre caricaturiste. Cette préface ayant été reproduite dans le *Figaro*, M. Alexandre Dumas a reçu la lettre suivante :

« Monsieur.—Veuillez bien remarquer qu'on dit l'ouate et non pas la ouate, comme vous l'écrivez dans votre article du *Figaro*, sur Cham.

« Excusez un hobereau qui n'a nullement la prétention d'être un lettré.»

A quoi M. Alexandre Dumas a répondu :

« Comme mon correspondant a oublié de me donner son nom et son adresse, voulez-vous bien lui répondre, puisqu'il est vraiment un lecteur du *Figaro*, qu'il trouvera, tome III, page 877, dictionnaire de Littré, la preuve qu'on dit indifféremment de la ouate ou de l'ouate. Je dégage ainsi publiquement, pour ce monsieur et les personnes qui pourraient être de son opinion, la responsabilité du *Figaro* et l'honneur de l'Académie. J'ai assez de fautes de français sur la conscience, sans accepter encore celle-là.

« Bien à vous,

« A. DUMAS, fils.»

La lettre du hobereau est anonyme et à peine polie, aussi M. Dumas se sert-il, pour en désigner l'auteur, des mots *ce monsieur* qui sont tout à fait dédaigneux, et sur lesquels nous appelons toute l'attention de nos lecteurs. Dans un grand nombre de cas, *ce monsieur*, au lieu de signifier *that gentleman*, signifie *that fellow*.

UN VERRE D'EAU QUI COUTE CHER

On sait qu'en Russie la Néva est gelée pendant six mois de l'année ; dans la seconde moitié du mois d'avril les masses de glace commencent à dégeler. A peine un tout petit bateau peut-il passer, que les forts de Saint-Petersbourg annoncent l'heureux événement. Le commandant de l'un des forts se revêt ensuite de son uniforme de gala, puis se présente devant l'empereur en ces termes :

—Le printemps qui s'approche vous envoie ceci comme preuve que la nuit de l'hiver est passée.

Le czar vide le verre à la santé de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive jamais, car il est de tradition que l'empereur, après avoir vidé le verre, le remplisse jusqu'au bord avec de l'or. Comme la Russie est le pays par excellence des bonnes mains et des cadeaux, quelques-uns des différents commandants de fort eurent l'idée de gagner encore un peu plus avec le verre d'eau de la Néva, aussi chaque année, l'empereur, à sa grande surprise, avait-il un verre plus grand à remplir.

Alexandre II remarqua enfin ce petit manège, il n'osa rien dire la première fois, car il s'agissait d'une tradition, mais cependant il décida de donner un ordre impérial aux termes duquel le prix d'un verre d'eau de la Néva—quelle que fût sa grandeur—serait définitivement fixé à 200 roubles d'or.

« Deux cents roubles d'or pour un verre d'eau, c'est déjà bien assez payé, » ajoute un journal russe.

Compagnie de Navigation de Laprairie

1884.  1884.

Le et apres LUNDI, le 2 Juin, jusqu'à avis contraire, le vapeurs

" Laprairie " et " Montarville "

partiront aux heures suivantes autant que possible (les dimanches et fêtes exceptés):

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
5.00 A.M.	6.30 A.M.
7.00 A.M.	12.00 A.M.
8.15 A.M.	4.00 P.M.
1.30 P.M.	5.00 P.M.
5.30 P.M.	6.15 P.M.

LES DIMANCHES ET FÊTES:

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
8.15 A.M.	2.00 P.M.
5.00 P.M.	6.00 P.M.

Pour plus d'informations s'adresser au bureau de la compagnie, No. 264, coin des rues McGill et St-Jacques, et à bord du bateau

J. BROUSSEAU,
Directeur-Gérant

DR. J. LEROUX,

3445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

DR. H. E. DESROSIERS,

70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

AUX

MARCHANDS de la CAMPAGNE!

Nous invitons les marchands de la campagne à ne pas manquer de venir visiter notre immense assortiment, à leur prochain voyage à Montréal.

Ils trouveront à notre magasin des avantages que ne peut leur offrir aucune autre importation.

Notre assortiment est si complet que, pour se procurer les marchandises qu'on peut choisir sans sortir du magasin, il leur faudrait visiter au moins dix magasins en gros.

Nous importons toutes nos marchandises directement d'Europe, et à cause de notre double commerce de gros et de détail, nous pouvons fournir aux marchands de la campagne des marchandises mieux assorties qu'aucune autre maison de Montréal.

N'achetez pas des commis voyageurs. Choisissez vous-mêmes vos marchandises dans le meilleur stock qu'on puisse voir, et vous serez certains d'avoir toujours entière satisfaction.

Nous séparons les pièces et les douzaines sans changer les prix du gros.

Termes faciles et escomptes libéraux.

DUPUIS FRÈRES,

CORN des Rues STE-CATHERINE et ST-ANDRÉ,
MONTRÉAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE.

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & C^{ie},
(Boite 325.) 25, Rue St-Gabriel.BAZILE DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTRÉAL.

AVIS

Ayant uni le matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de GEO. J. GEBHARDT & Co., nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

Typographie et Lithographie

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT & BERTHIAUME,
No 30, rue St-Gabriel, Montréal.MATHIEU FRERES,
Marchands de Vins,
No. 87, RUE SAINT-JACQUES,
MONTRÉAL.

DUHAMEL & LEMIEUX,

Encanteurs et marchands à commission,
527—RUE SAINTE-CATHERINE—527,
MONTRÉAL.

LA COMPAGNIE DE

PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

9164

PRIMES

OFFERTES PAR

Le Monde Illustré

1 ^{re} Prime	- - -	\$50
2 ^{me} "	- - -	25
3 ^{me} "	- - -	15
4 ^{me} "	- - -	10
5 ^{me} "	- - -	5
6 ^{me} "	- - -	4
7 ^{me} "	- - -	3
8 ^{me} "	- - -	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

CASTOR FLUID.

(Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraîchissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY B. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

LE SIROP DE GOMME DE SAPIN
COMPOSÉ du Dr. F. J. DEMERS

possède en vérité des propriétés tout-à-fait extraordinaires pour la guérison des rhumes. Des individus toussant depuis des années ont été guéris; des asthmatiques ont été guéris; des enfants ayant la coqueluche depuis des mois ont été guéris. Les rhumes ordinaires sont guéris en quarante-huit heures. Essayez-en une bouteille et vous serez convaincus de son efficacité.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers. Exigez le nom du Dr. F. J. Demers sur l'enveloppe de la bouteille. Tous les marchands qui désirent se procurer ce sirop doivent s'adresser à la Pharmacie Notre Dame.

No. 215 RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

UNE CHOSE

Que personne ne doit perdre de vue.

C'EST LA

GRANDE LOTERIE

—DE—

J. B. LABELLE,

QUI DONNE

A TOUTE PERSONNE DES BILLETS

Avec lesquels on gagne de

BEAUX OBJETS.

—AUSSI—

N'oubliez pas d'y aller.

PREMIÈRE COMMUNION

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.

Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40c

Bas en Soie, Blanc, Bon marché.

Gants en Soie Blanc, Bon marché.

Bas en Fil Blanc, Bon marché.

Gants en Fil Blanc, Bon marché.

Beaux Voiles Braidés, \$1.50 à \$5.00.

Nous avons ouvert nos TWEEDS nouveaux que nous vendons à grande Réduction : 50, 60, 70, 80, 90, \$1. UN CHOIX MAGNIFIQUE.

NOS

ÉTOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIRS

ET NOS

Crêpes en Coupons

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant